
L'imaginaire de la longévité, de l'Antiquité à nos jours

Lucian Boia



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1866>

DOI : [10.4000/kentron.1866](https://doi.org/10.4000/kentron.1866)

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2003

Pagination : 241-249

ISBN : 2-84133-222-5

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Lucian Boia, « L'imaginaire de la longévité, de l'Antiquité à nos jours », *Kentron* [En ligne], 19 | 2003, mis en ligne le 12 avril 2018, consulté le 17 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1866> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1866>



Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

L'IMAGINAIRE DE LA LONGÉVITÉ, DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

L'homme est loin d'être ravi de son sort. Il est le seul d'ailleurs – du moins sur notre Terre – à se poser des problèmes existentiels. Assez intelligent pour se les poser, mais sans doute pas assez intelligent pour les résoudre. En effet, comment s'habituer à une vie brève, dont les joies sont trop souvent neutralisées par des peines, et qui débouche apparemment sur le néant ?

À cette condition peu satisfaisante s'opposent trois sortes de stratégies.

En premier lieu, le message des religions traditionnelles. Rien ne finit avec la mort. D'une manière ou d'une autre, la vie continue dans une autre dimension de l'existence. Le « double » de notre corps matériel – considéré comme immortel – se déplace dans « l'au-delà » ou éventuellement (suivant la théorie de la métempsychose) se réincarne sous des formes différentes. Ce n'est peut-être qu'« après » que commence la véritable vie.

La deuxième stratégie dissout l'individu dans la communauté. Chacun de nous est mortel, mais l'humanité vivra. La seule manière de prêter un sens à sa vie est de se vouer aux grands projets collectifs. Ainsi, quelque chose subsistera de notre passage éphémère dans ce monde (*non omnis moriar* – je ne mourrai pas complètement –, pour citer Horace). Ce qui compte, finalement, ce n'est pas la réussite personnelle, mais l'épanouissement du genre humain (ou d'une certaine communauté, peuple ou nation). Cette manière d'envisager les choses n'est pas loin des attitudes religieuses, sinon que l'humanité prend la place de la divinité. Ce sont des « religions sécularisées ». L'époque moderne, en particulier, a vu la multiplication de cette sorte de religions, axées sur des principes forts comme la Nation, la Démocratie, le Progrès, la Science, l'« Avenir radieux ».

Enfin, une troisième stratégie entend s'attaquer directement aux racines du mal, c'est-à-dire aux insuffisances structurelles de l'être humain. Son but est de transformer radicalement la condition humaine, de fabriquer effectivement un « homme nouveau ». Ce ne sera plus la créature frêle et éphémère d'aujourd'hui. L'objectif le plus ambitieux est l'immortalité, ou quelque chose qui lui ressemble : une vie sensiblement prolongée et d'une qualité meilleure.

Ces stratégies coexistent, mais d'une époque à l'autre et d'une civilisation à l'autre, chacune d'elles s'est manifestée avec plus ou moins d'intensité. Longtemps,

les religions traditionnelles semblèrent offrir la seule solution effective de salut. Puis, à partir surtout des XVIII^e et XIX^e siècles, l'Occident connut un reflux graduel des croyances et pratiques religieuses, parallèlement à une confiance accrue dans la capacité de l'homme de façonner son propre destin. Ceci poussa au premier plan les projets purement « sociaux », les religions sécularisées véhiculées par les idéologies. L'enjeu était la perfection et le bonheur, non après la mort, mais pendant la vie et sur cette terre.

Aujourd'hui, cette deuxième formule semble à son tour fatiguée. Le monde occidental a atteint un niveau, certes loin de la perfection imaginée par les apôtres du Progrès, mais qui assure à la fois un fonctionnement convenable du mécanisme social et politique et un degré appréciable de bien-être. La conséquence est que les « grands projets » se sont raréfiés. Serait-ce la fin de l'histoire comme certains le prédisent ? Nous vivons de plus en plus au présent. L'avenir perd de son intérêt. Tout comme l'au-delà. Certes, les deux types de croyances – axées sur le Ciel et sur les valeurs de la communauté – subsistent et subsisteront, mais de moins en moins nombreux sont ceux qui programment *effectivement* leur vie en fonction de ces croyances.

L'être humain doit toutefois croire à quelque chose. Il ne peut pas se contenter de vivre tout simplement sa vie, sans chercher plus loin. Il aspire à l'Absolu. L'atténuation des deux premières catégories de scénarios laisse la voie largement ouverte à la troisième : la transfiguration de la vie. Ce désir vient de loin. Mais il trouve un terrain particulièrement favorable dans le contexte matériel et mental de notre époque. Nous sommes de plus en plus individualistes. Nous nous sommes habitués à vivre confortablement. Nous entendons profiter de notre vie à nous. Nous ne voulons plus mourir. Nous ne voulons plus vieillir. Trop de prétention, peut-être. Mais cette quête d'une « nouvelle vie » bénéficie aujourd'hui d'un atout considérable. C'est que la science en général et la génétique en particulier semblent déjà capables d'offrir des solutions effectives à une « réélaboration » biologique de l'espèce humaine. Une nouvelle religion est en train de se constituer. Nous voilà partis à la quête de la jeunesse éternelle¹.

Il est difficile d'évaluer les chances de réussite de ce projet. L'avenir reste un terrain inconnu. Il sera sans doute différent de toutes nos prévisions. En revanche, rien de plus instructif que de mener des investigations sur le passé. La longévité a une histoire. Une double histoire, en fait. D'une part, une histoire réelle : de l'Antiquité à nos jours (et avec un remarquable progrès ces derniers temps), l'homme s'est effectivement approprié une parcelle d'éternité ; nous vivons plus longtemps que nos ancêtres et notre jeunesse s'est aussi prolongée. Mais d'autre part il s'agit d'une histoire mythique, dont les ambitions vont beaucoup plus loin que ces quelques années

1. Sur l'ensemble du problème de la longévité, voir Gruman 1966, Halin 1992, Boia 1998 et 2004.

supplémentaires. L'homme vit sur deux plans à la fois : dans la réalité et dans l'imaginaire, des plans distincts mais entre lesquels il y a une permanente circulation.

Certaines figures de l'imaginaire : rêves, utopies, projets idéaux, témoignent d'une force extraordinaire. Il y en a qui accompagnent l'humanité depuis des siècles ou des millénaires. Tout naturellement, l'homme essaie de les matérialiser. Parfois il réussit, parfois il échoue. C'est de cette permanente confrontation entre la matière et le rêve que naît l'Histoire.

Depuis longtemps – depuis presque toujours – l'imaginaire de la longévité s'articule autour de trois ou quatre scénarios. Tout d'abord, la *longévité proprement dite*, présentant des degrés progressifs : le plus modeste est évidemment la *centaine d'années*, l'objectif le plus courant, situé en fait à la frontière du réel et de l'imaginaire ; ensuite – on commence à monter peu à peu –, 120 ans, seuil bénéficiant à son tour d'une longue tradition ; c'est l'âge de Moïse, mais aussi, plus récemment, l'âge atteint, et même dépassé d'une courte longueur par Jeanne Calment (morte à 122 ans) ; et la progression continue : 150, 200, plusieurs centaines, voire plusieurs milliers d'années. Cette longévité extrême tend tout naturellement vers l'immortalité (l'immortalité corporelle, évidemment, et sans passer par la mort ; l'autre type d'immortalité, associé à la mort, restant l'apanage des religions). Voilà l'objectif le plus ambitieux, le plus fou, dirait-on, mais en quelque sorte le plus essentiel et le plus obsédant : la victoire absolue contre la mort. Mais vivre très longtemps pose un autre problème : il ne saurait être question d'accumuler tout simplement les années, mais de prolonger proportionnellement la jeunesse ou de la recouvrer ; ce serait terrible en effet de devenir immortel pour traverser l'éternité en état de décrépitude. Ainsi, deux autres scénarios vont compléter l'ensemble : *perpétuation de la jeunesse* ou, selon le cas, *rajeunissement*. Un ensemble mythique qui traverse imperturbablement les siècles et offre un modèle saisissant du fonctionnement d'un archétype : d'une part, les constantes structurelles, des objectifs quasi permanents, d'autre part, les tactiques et les adaptations d'ordre culturel, idéologique ou scientifique, propres à chaque époque et à chaque espace de civilisation.

Selon l'archétype, l'être humain serait par nature promis à une vie plus longue et de meilleure qualité que celle dont il dispose effectivement. Si la situation se présente moins bien que le « modèle idéal » de la vie, c'est que quelque chose ne fonctionne pas correctement dans la société où nous vivons ou avec nous-mêmes. Pour les Anciens – pour les sociétés traditionnelles en général – l'excellence se trouvait aux commencements : c'est le mythe de la *perfection des origines*. Plus proche de la forme première, plus proche de l'esprit divin, l'homme disposait au début d'un capital biologique qui s'est graduellement détérioré au fil des générations. Les Indiens et les Babyloniens affichaient des intervalles de vie étalés, dans les premiers temps, sur des dizaines de milliers d'années. La Bible présente d'une manière très systématique le déclin biologique de l'homme, qui est conçu à l'image du Créateur comme

un être immortel, mais voué à la mort à la suite du péché; déclin toutefois graduel, à mesure que s'éteignaient peu à peu les quelques étincelles restées de la flamme divine. Adam vécut 930 ans, et ses descendants immédiats sont crédités d'âges similaires (Mathusalem – le record absolu : 969 ans ; Noé : 950). Mais, quelques générations plus tard, Abraham, pourtant un élu de Dieu, n'atteint que l'âge de 165 ans ; après quelques autres siècles, Moïse meurt à 120 ans. Enfin, avec David, nous entrons déjà dans l'histoire « normale » ; le roi finit ses jours, dans un état de vieillesse avancée, à l'âge de 70 ans ! Ainsi, l'être humain s'était « humanisé », épuisant peu à peu sa réserve d'élixir divin de la vie. Remarquons d'autre part que l'éventail des longévités proposé par la Bible, pour exagéré qu'il serait pour un esprit rationaliste, fait preuve d'une modération certaine par rapport à d'autres fictions de ce genre. Sa touche d'authenticité (chronologie rigoureuse, chiffres précis, longévités considérables, mais pas tout à fait aberrantes) explique pourquoi la Bible resta jusqu'en pleine époque moderne – et non seulement pour les esprits religieux – un repère respecté en matière de longévité (sorte de garantie de la faisabilité du projet).

Avec l'idée du Progrès – à partir essentiellement du XVIII^e siècle – nous assistons à une sécularisation de l'archétype et à son déplacement des origines vers l'avenir. La perfection cesse d'être l'œuvre de Dieu et elle ne se trouve plus aux commencements ; elle sera l'œuvre de l'homme, et son temps sera celui des siècles futurs. La longue vie était jadis un cadeau reçu, des dieux ou de la nature, même si certains essayaient de l'obtenir par leur propre science ; dorénavant, elle tend à devenir exclusivement une conquête humaine, prouvant la capacité de l'homme d'agir sur lui-même et de modifier sa propre substance. Tous les signes sont inversés. Tout est changé et rien n'est changé. L'âge d'or se trouve projeté dans l'avenir et l'homme prend la place du Créateur, tandis que le noyau dur du mythe reste invariable : longévité, immortalité, jeunesse...

Métamorphose de l'âge d'or en avenir radieux : Condorcet donne le ton en 1793 avec son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, dont le dernier chapitre – chose inédite pour un ouvrage d'histoire – traite de l'avenir, *Des progrès futurs de l'esprit humain*, il y annonce une véritable révolution dans le domaine de la longévité. Rien de plus logique : l'histoire nouvelle inaugurée par la Révolution française devait amener une espérance de vie (et une qualité de la vie, évidemment) à la mesure de l'éclat des temps nouveaux. Selon Condorcet, aucun terme fatal ne limiterait la durée de la vie ; celle-ci augmentera sans cesse, au rythme général du progrès. La seule restriction concerne le fait que « l'homme ne deviendra pas immortel ». À partir de ce moment, les scénarios d'avenir visant le perfectionnement biologique de l'être humain (associé au progrès scientifique, technologique et social) ne cessèrent de se multiplier. Au XX^e siècle, le communisme soviétique devait reprendre – sur plusieurs plans – le flambeau de la Révolution française : en plus ambitieux, en plus systématique, en plus mythologique... Empruntant d'autres voies, l'Occident

a lui aussi évolué vers un véritable culte de la santé ; à notre époque, le grand pari de l'avenir est précisément le perfectionnement biologique de l'homme.

Question de temps, donc : commencement ou avenir, question d'espace aussi. Pour les Anciens, un voyage dans l'espace valait bien un voyage dans le temps. Les marges du monde conservaient (évidemment, dans l'imaginaire) – plus ou moins intactes – des structures biologiques et spirituelles propres aux commencements, époque où le sacré et le profane ne s'étaient pas encore séparés, et où l'homme restait proche à la fois des dieux et de la nature. Tout y restait possible, y compris en termes de longévité. Les Indiens vivaient très longtemps, précisément parce qu'ils se trouvaient à l'autre bout du monde (deux cents ans, d'après plusieurs sources). La palme de la longévité revenait aux extrêmes géographiques absolus. D'une part, le mystérieux peuple africain des Macrobes, d'autre part les non moins mystérieux Hyperboréens, habitant le « grand nord » (dans un espace indéfini), les uns et les autres crédités d'une espérance de vie de mille ans.

Ce type de longévité, situé géographiquement loin de l'espace normal de civilisation (avec son espérance de vie normale, c'est-à-dire limitée), a continué sa carrière au Moyen Âge et aux temps modernes. Amerigo Vespucci assurait que les Indiens d'Amérique (le continent auquel il a prêté son nom) vivaient 150 ans, et en pleine santé. Plus proches de nous, les Caucasiens proposèrent des records similaires, qui ne tardèrent pas à être instrumentalisés par la propagande soviétique. Remarquons d'ailleurs que la longévité se porte le mieux là où l'état civil manque quelque peu à ses devoirs (et encore mieux, s'il est inexistant). Enfin, plus loin encore, les extraterrestres se permettent parfois des longévités extrêmes et même l'immortalité ; aucune règle terrestre ne les oblige à rien ; sous beaucoup d'aspects, ils ont pris le relais des peuples fabuleux situés jadis vers les limites de la terre habitée. Parfois, ils nous offrent leurs recettes : c'est le cas récent, et intensément médiatisé, de la secte des *raëliques*, dont les projets de clonage humain tendent à assurer une sorte d'immortalité, la perpétuation de l'être, à l'instar du modèle extraterrestre qu'ils prétendent suivre².

La longévité se décline aussi aux deux genres : masculin et féminin. Longtemps, depuis l'Antiquité jusqu'à une époque assez récente, elle a fourni à l'homme un argument supplémentaire de supériorité par rapport à la femme. « Être incomplet » (pour citer Aristote), sorte d'homme manqué, plus faible que l'homme, la femme était médiocrement armée pour affronter l'éternité. C'était un combat viril, réservé aux hommes. Les patriarches sont tous des hommes ; la Bible ne dit absolument rien sur la longévité de leurs épouses – sujet apparemment sans intérêt. Le fait est que les noms féminins sont rarissimes sur la longue liste des cas de longévité mythique (100, 150, 200 ans) identifiés de l'Antiquité à l'époque moderne. Vers 1870, le *Grand*

2. Pour le progrès, le communisme et les humanités « autres », j'ai repris quelques arguments de mes propres ouvrages : Boia 1987, 1995 et 2000.

Larousse campait toujours sur ces positions : « Les femmes » – peut-on lire dans un très curieux article consacré à la compagne de l'homme – « arrivent à un âge plus avancé que les hommes ; mais ceux-ci, en revanche, paraissent fournir des termes plus extrêmes de longévité »³. Ainsi, les femmes âgées pouvaient bien être plus nombreuses que les hommes ; les « super-vieux », eux, étaient des hommes, propulsés par une force vitale supérieure. Inutile de préciser qu'on comparait ainsi des femmes réelles à des hommes fictifs. Entre temps – sous la pression conjuguée de la réalité et de l'idéologie – les signes se sont inversés. De nos jours, les femmes semblent avoir gagné la bataille de la longévité – du moins, celle-ci ! – tant au niveau des moyennes qu'en ce qui concerne les records absolus : Jeanne Calment, bien sûr, mais la liste des championnes est beaucoup plus longue.

Les objectifs, je le répète, ont peu évolué. Le vrai carrousel est celui des méthodes. Comment procéder pour vivre 100 ans, 120, 150... , et pour réussir à redistribuer les âges de la vie, en accord avec la durée envisagée (avec, évidemment, une progression du segment réservé à la jeunesse) ? Si on cherche une méthode, il n'y a que l'embarras du choix. Tout, ou presque, a été essayé. Médée, la magicienne, rajeunit le roi Aeson à l'aide d'un philtre de composition très spéciale (parmi ses ingrédients : racines, grains, fleurs... , mais aussi le foie d'un cerf et les entrailles d'un loup-garou). En Chine, les taoïstes recommandaient une alimentation réduite, essentiellement végétale, une manière spécifique de respirer, et, en matière sexuelle, le coït interrompu, pour éviter toute perte de substance ; apparemment, cela valait la peine d'essayer, l'espérance de vie promise se chiffrant à mille ans, voire, pour les plus méritants, à dix mille. L'ascétisme, les stratégies visant la dématérialisation de l'être, s'inscrivent à leur tour dans la méthodologie de la longévité ; tout à fait logique : il s'agit de nourrir l'esprit qui est incorruptible, et beaucoup moins la chair, partie périssable de l'être. Il y avait aussi la fontaine de jouvence. Et les jeunes filles, pourquoi pas : la bonne vieille méthode du roi David (dans son cas, d'une efficacité douteuse, puisqu'il mourut à soixante-dix ans). Au XVIII^e siècle, le fameux médecin hollandais Boerhaave proposa un renforcement de cette méthode à l'intention de ses compatriotes de tempérament plutôt flegmatique ; ainsi, il traita un vieux bourgmestre d'Amsterdam en le couchant entre deux filles. Mais déjà Galien envisageait des solutions de remplacement ; à défaut d'une jeune fille, et avec le même effet, on pouvait appliquer sur le ventre soit un enfant sain, soit un petit chien gras... À chacun ses moyens.

Vers 1900, avec les progrès de la médecine, les microbes et les hormones passèrent au premier plan. Le docteur Metchnikoff – une célébrité, prix Nobel de médecine – eut l'idée de mobiliser les bons microbes contre les mauvais, assainissant ainsi l'organisme ; plus précisément, il s'agissait des bacilles produisant l'acide lactique ;

3. Article « Longévité », dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, édité par P. Larousse, Paris, 1866-1876, vol. X, p. 663.

ainsi, pendant des années, Metchnikoff ingurgita des quantités énormes de yaourt bulgare (ou tout simplement des cultures pures de bacille en question) ; il mourut à l'âge de 71 ans. Le docteur Voronoff – qui eut lui aussi son moment de célébrité – mita sur les hormones et les glandes endocrines, plus spécifiquement sur les glandes génitales, considérées comme des véritables réservoirs de jeunesse. Sa méthode était bien simple : la greffe des testicules (plus tard, aussi, des ovaires), suivie, nécessairement, du rajeunissement du patient. Comme on aurait eu du mal à trouver des jeunes gens disposés à renoncer à leur virilité au profit de leurs grands-pères, Voronoff fit appel aux chimpanzés, et ainsi fut sur le point d'inventer une nouvelle espèce humaine : des hommes aux testicules de singe (il assurait d'ailleurs qu'il n'y aurait aucun risque de voir naître des bébés métissés)⁴.

De nos jours, les méthodes ont gagné en finesse (il reste à constater leur efficacité). La génétique et la biologie cellulaire donnent le ton ; le déchiffrement du génome humain et du mécanisme cellulaire permet théoriquement toutes les espérances : intervenir au plus profond de la structure vitale, vaincre les maladies et combattre effectivement la mort. Le traitement hormonal est aussi présent, avec des méthodes pourtant plus raffinées que celles du docteur Voronoff. Des médicaments, comme le *DHEA* (à base d'un stéroïde sécrété par la glande surrénale) ou la *mélatonine* (hormone sécrétée par la glande pinéale), connaissent une certaine faveur, recommandés ou contestés, selon l'opinion du chacun. Le clonage offre à son tour des perspectives intéressantes ; dans un avenir plus ou moins proche, chacun pourrait disposer de son propre clone, sorte de banque d'organes toujours renouvelable. Pour les cas désespérés, la congélation, pratiquée déjà aux États-Unis, propose un saut dans le temps – dans un avenir où toutes les maladies seront guéries, y compris, peut-être, la mort – et les congelés d'aujourd'hui reviendront à la vie⁵.

Il existe aussi, et depuis toujours, une composante alimentaire de la longévité. D'une époque à l'autre, et d'une civilisation à l'autre, presque tous les aliments et les boissons ont été à tour de rôle recommandés ou déconseillés. De nos jours, le mot d'ordre est « moins de calories ». C'est la mode de la nourriture méditerranéenne : salade crétoise, etc. Le vin avait une bonne réputation : il a perdu des points. Les Scandinaves vantent les vertus du lait ; pour les Français, le vin serait tout de même plus sain. D'autre part, le tabac, regardé comme absolument inoffensif au début du siècle dernier, est devenu l'ennemi absolu de la santé. En revanche, le sexe, considéré à l'époque victorienne et postvictorienne comme dangereux à partir d'un certain âge, est vu plutôt favorablement. Beaucoup plus sain que le tabac, en tout cas (à l'inverse du modèle de 1900).

4. On trouvera le dossier Voronoff dans une biographie récente : Real 2001.

5. Pour une revue des méthodes récentes, plus ou moins réalistes, ou envisagées pour l'avenir, cf. Halin 1992 et Kaku 1999, chapitre « Vivre à jamais ? », 274-300.

Mais, trêve de plaisanterie : le fait est que la longévité et l'espérance de vie progressent effectivement. Nous sommes bien loin, évidemment, des ambitions – parfois démesurées – du mythe, mais d'autre part il semble que l'acharnement mythologique de vivre aussi longtemps que possible, de tenir les maladies en échec, de prolonger la jeunesse, a fini par porter certains traits. De minces progrès par rapport aux objectifs extrêmes – cette quasi-immortalité tant rêvée – mais des progrès immenses par rapport aux données biologiques d'il n'y a pas si longtemps. Vers 1900, l'espérance de vie dans l'espace occidental se situait au-dessous de 50 ans. Aujourd'hui, elle approche 80 ans (un peu plus pour les femmes, quelques années de moins pour les hommes). Progrès d'ordre médical, une meilleure hygiène (l'eau courante a joué à cet égard un rôle plus grand que n'importe quel médicament), le fait est que dans l'espace d'un siècle, l'humanité a gagné trente ans d'espérance de vie, plus qu'elle n'avait gagné de la préhistoire à 1900. Paradoxalement, mais incontestablement, sous cet aspect, 1900 est plus proche de l'époque préhistorique que de nos jours. Il est vrai que cette spectaculaire augmentation repose en grande partie sur la diminution, presque la disparition de la mortalité infantile, encore très importante il y a un siècle. Mais la longévité a progressé aussi. Rares étaient ceux qui dépassaient l'âge de 80 ou 85 ans. Aujourd'hui, ils sont de plus en plus nombreux, centaines compris. Le premier palier de la longévité mythique – la centaine d'années – tend à devenir un palier ordinaire, inscrit dans le réel (200 centenaires recensés en France en 1953 ; 5000 en 1995 ; 10000 en 2000... les chiffres n'ont besoin d'aucun commentaire). La jeunesse marque aussi des points. Parfois, il est vrai, en trompe l'œil. La tendance est d'imiter les jeunes, par une certaine manière plus décontractée de s'habiller, de se comporter, etc., même à des âges assez avancés. Mais il y a aussi un progrès réel. En dépit des maladies souvent terribles qui sévissent, comme le cancer et le SIDA, le fait est que l'humanité est infiniment plus saine de nos jours qu'au début du xx^e siècle. On meurt beaucoup plus de cancer et d'autres affections tout simplement parce qu'on vit plus longtemps, et, en fin de compte, on doit quand même mourir de quelque chose ; la plupart de nos ancêtres n'avaient pas le temps de développer un cancer. Sans aucune exagération, et en laissant du côté les faux-semblants d'une jeunesse artificielle, on peut considérer qu'on a gagné au moins dix ans de jeunesse supplémentaire ; un homme ou une femme de soixante-dix ans se portent de nos jours tout aussi bien sinon mieux qu'une personne âgée de soixante ans il y a une centaine d'années.

Est-ce que cette progression va continuer ? C'est la grande question, le grand pari, la grande illusion, peut-être. Est-ce qu'il y aurait un plafond biologique impossible à crever, et dans ce cas s'ensuivra-t-il nécessairement un ralentissement de l'augmentation de l'espérance de vie ? Autrement dit, un nombre toujours plus grand d'individus approcheront le niveau supérieur, mais celui-ci restera relativement stable ; processus similaire, on dirait, à l'augmentation de la taille ; les hautes statures

sont de plus en plus fréquentes, mais cette évolution ne semble pas préfigurer une espèce humaine mesurant trois mètres. Ou, au contraire, il n'existerait aucun plafond objectif, et l'évolution se poursuivrait plus ou moins vite, vers un état de perfection biologique et de longévité qui dépasserait de loin les plus spectaculaires records actuels ? Récemment, un spécialiste de la longévité a suggéré l'existence parmi nous – déjà ! – des premiers immortels ; plus prudent, un de ses confrères s'est contenté de prédire que certains de nos contemporains seront toujours en vie et en bonne santé en 2150⁶. En fait, nos centenaires sont nés il y a cent ans. Nous ne savons pas combien d'années vivront les enfants nés aujourd'hui.

Illusions ou espoirs justifiés, au moins partiellement ? À toutes ces questions, ce n'est que l'avenir qui donnera la vraie réponse.

Lucian BOIA

Université de Bucarest

Références bibliographiques

- BOIA L. (1987), *La Fin du monde. Une histoire sans fin*, Paris, La Découverte (2^e éd., rev. et corr., 1999).
- BOIA L. (1995), *Entre l'Ange et la Bête. Le mythe de l'homme différent de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Plon.
- BOIA L. (1998), *Pour vivre deux cents ans. Essai sur le mythe de la longévité*, Paris, In Press.
- BOIA L. (2000), *La Mythologie scientifique du communisme*, Paris, Les Belles Lettres.
- BOIA L. (2004), *Forever Young. A Cultural History of Longevity from Antiquity to the Present*, Londres, Reaktion Books.
- CONCAR D. (2001), « Forever Young », *New Scientist*, 22 septembre 2001, p. 26-33.
- GRUMAN G. J. (1966), *A History of Ideas about the Prolongation of Life. The Evolution of Prolongevity Hypotheses to 1800*, Philadelphie, American Philosophical Society (Transactions of the American Philosophical Society, n.s. ; 56 / 9) (nouv. éd. 2003).
- EVANS E. C. (1969), *Physiognomics in the Ancient World*.
- HALIN D. (1992), *Search for Immortality*, Amsterdam, Time-Life Books.
- KAKU M. (1999), *Visions. Comment la science va révolutionner le XXI^e siècle*, Paris, Albin Michel.
- REAL J. (2001), *Voronoff*, Paris, Stock.

6. Pour ce dernier bilan, cf. Concar 2001.